

Gabrielle Cettour-Rose

Le cadenas sur la grille



« *Celui qui ignore l'histoire,*
se condamne à la revivre »

Karl Marx

Région parisienne

Le 35 de la rue du paradis se composait d'une maison locative de trois étages avec cour. Une maison familiale avec un jardin, le tout suffisamment grand pour y recevoir les familles côté paternel le samedi et côté maternel le jeudi mais jamais ensemble !

J'ai vu le jour juste pour emménager, le 23 octobre 1926. Là était vraiment le nid familial grâce à notre mère qui, sans grands moyens, avait toujours de quoi faire, face à toutes les visites imprévues. Elle était aimée et estimée de tous. Ma demi-sœur Annie était retournée vivre chez son père. En 1930 naquit notre sœur Yvette, encore une fille au grand désespoir de mon frère Lucien qui désirait un garçon mais qui finalement s'était très vite consolé avec le garçon manqué que j'étais. Avec notre sœur aînée Marie, nous formions donc une famille de six personnes. Notre père avait trouvé un travail comme chauffeur à l'imprimerie Belnant. Tout près, notre mère faisait quelques extras sur les marchés. Cela en plus des revenus des quatre appartements qui étaient loués.

Au 35 de la rue du paradis, nous avions une véritable vie familiale avec les locataires. Une fois la

grille franchie, nous étions à la maison. Tout se faisait dans cette cour tel que l'épluchage des légumes, les conserves, les devoirs de classe. Celui qui arrivait, tirait une chaise et donnait un coup de main tout en contant les faits du jour, les recettes de toutes sortes, les conseils de tricotage, broderie, couture... nous, les enfants, nous ne manquions pas d'histoires. Pas de souci pour le linge qui séchait, il y avait toujours une bonne âme pour le détendre à temps. Notre cour, en somme, tenait lieu, en été, de salle de séjour avec tables, chaises, transats. Je nous vois encore triant les lentilles ou haricots, à l'époque où tout n'était pas raffiné comme aujourd'hui. Alors quand en plus on avait droit à une histoire... Comme j'aime à me rappeler cette époque merveilleuse, je ressens la chaleur, les odeurs... C'était l'enfance, le moment si court de la vie... Nous avons toujours eu la chance d'avoir des locataires formidables, tous emménageaient pour vingt ans ou plus.

Pour moi petite, il y avait à chaque étage un coffre à jouets, je me sentais partout chez moi. Il y avait un vieux professeur qui m'emmenait avec lui faire ses commissions. Nous nous amusions sur les trottoirs à passer entre les murs et les poteaux électriques. Au retour, sa femme disait « Alphonse, tu n'es pas raisonnable ! Vous voilà encore pleins de toiles d'araignées ! ». Notre voisin, l'italien, m'emmenait dans sa voiture décapotable, j'adorais. Tous ces gens ont été formidables avec moi, je garde d'eux de si bons souvenirs.

De la cour du 35, nous pouvions traverser notre maison et nous retrouver dans le jardin, un vrai paradis de senteurs de fleurs et de fruits, composé de

plates-bandes bordées de petits buis à l'anglaise, les allées de petits cailloux, toujours très bien ratissées, le tout entouré de haies bien taillées, avec une sortie chemin de l'île, devenue "rue" aujourd'hui. Dans le jardin, on pouvait voir un écriteau "Roses et fleurs à vendre". Maman avait trouvé de quoi arrondir ses fins de mois. A la demande elle confectionnait de petits ou gros bouquets et aussi des boutonnieres, grande mode à l'époque (la fleur à la boutonniere). Le premier fruit de chaque arbre était pour notre grand-mère ce qui était normal. Il ne serait venu à l'idée d'aucun de nous, de déroger à cette loi.

Puis j'ai eu neuf ans. A cet âge-là, l'enfance était finie pour nous. On ne nous souhaitait pas nos anniversaires, on nous disait « tu as neuf ans, à partir d'aujourd'hui tu dois être raisonnable, tu es une grande personne à présent ». Moi ça me donnait envie de pleurer. L'ensemble de mes jouets ont été ramassés et montés au grenier. L'heure était au travail et à la sagesse. Oncles et tantes, nous entendions le même discours et du jour au lendemain, nous étions sensés être grands. Maman, elle était contre tout cela, je l'entends encore me dire « joue pendant qu'il n'y a personne ».

Chaque jeudi nous avions la visite de tante Lucie, la sœur de maman. Elle arrivait sur les coups de trois heures, quelques fois accompagnée de sa fille Madeleine, les deux mêmes, sèches et maniérées, tout le contraire de maman, qui préparait à l'avance cafés et petits gâteaux secs, impossible de servir autre chose car ma tante ne retirait jamais son chapeau à voilette, uniquement ses gants, elle avait une tactique bien à elle, elle pinçait le bas de la voilette entre le pouce et l'index de la main gauche et de l'index droit, elle poussait un petit bout de gâteau jusqu'à ses lèvres. Elle avait un chic tout particulier pour remonter le moral. Quand plus tard, lorsque j'étais malade, elle avait demandé à maman « comment va ta fille ? », maman avait répondu, rassurée « je pense que maintenant elle va aller de mieux en mieux ». Tante Lucie l'a alors arrêtée d'un signe de la main en s'exclamant « oh attend ma sœur, ne te réjouis pas trop vite, tu sais on croit que ça va mieux et un jour plouf ! ». Et elle fit le geste du plongeon avec la main. Ce jour-là, nous étions à notre cachette d'observation Yvette et moi et nous avons souri du cynisme de notre tante mais ma pauvre maman avait les yeux rouges. C'est moi qui ai tenté de la rassurer en lui disant « maman, ne l'écoute pas, je vais bien et toujours mieux, tu verras ». Nous savions

aussi que ma tante avait de l'expérience, avec déjà deux fils dans la tombe.

De temps en temps, elle sursautait pour demander « tu vas bien ma sœur ? Comment va ton mari ? ». Elle ne disait jamais les prénoms. Yvette et moi nous cachions pour l'observer. C'était drôle, elle nous intriguait beaucoup. Elle surveillait sa montre et tout à coup, elle bondissait en disant « je ne veux pas rater le 17 h 47 ». Du bout des lèvres, elle nous effleurait le front puis disparaissait. Elle reprenait bus et métro et son train gare Montparnasse, direction la Celle St Cloud.

Le samedi, jour de la famille de notre père, nous avions la visite de quatre oncles, trois tantes et deux cousines. Maria et Fernande plus âgées qu'Yvette et moi, c'était merveilleux, je garde un tendre souvenir de ces assemblées familiales.

Oncle Joseph, surveillait mon carnet de notes de la semaine, je le craignais mais l'aimais beaucoup. Il avait désiré être une seule fois parrain, bien s'occuper de moi et me faire héritière. Ça ne s'est pas passé comme il le voulait mais tant qu'il a pu et derrière sa froideur de vieux garçon, battait un grand cœur. Il m'a beaucoup apporté, il était chauffeur de maître, je le trouvais très beau dans son costume bleu marine avec une casquette à visière qui brillait autant que sa voiture. Une longue voiture noire avec à l'intérieur des strapontins, il disait « c'est ta place pour toi toute seule ».

Parfois le jeudi, il me trouvait à jouer dans notre rue avec une bande d'enfants, j'étais prévenue par l'un ou l'autre « viens vite, ton parrain est là ! ». Mon dieu comme je me pressais, il était là contre sa voiture, je l'embrassais, il sortait sa grosse montre de son gousset et me demandait « en dix minutes, c'est possible ? »,

« Oh oui, mon oncle ! ». Je volais vers maman qui vite me lavait, me changeait et hop en voiture !

Nous allions dans Paris faire les magasins où il m'achetait les plus beaux vêtements ou chaussures. Il demandait « tu as soif ? », ce qui voulait dire « as-tu besoin d'aller aux toilettes ? ». Nous rentrions dans un café, il me commandait une grenadine, glissait une pièce à la serveuse en demandant « voulez-vous vous occuper de la petite ? », afin qu'elle m'accompagne aux cabinets. Quand il voulait me garder la nuit rue Jacob, il prenait Lucien aussi. Bien qu'il vive avec ma grand-mère, c'était un homme très correct et de grands principes.

Un jour où il est venu nous chercher pour la nuit, il nous a fait asseoir dans le petit salon et il est sorti. Nous nous regardions en nous poussant du coude devant une boîte de pralinés entrouverte sur la petite table. Au bout d'un moment, il revint et nous demanda « vous n'aimez plus les chocolats ? », nous nous écrions « oh si mon oncle ! », « bon, mangez, cette boîte est pour vous », dit-il l'air satisfait, il nous avait testé !

Une autre fois, lorsque nous nous promenions lui et moi sur un boulevard, il m'a demandé « sais-tu lire ? », moi du haut de mes cinq ans, j'ai pensé qu'il valait mieux répondre oui, « alors lis-moi ce qui est écrit là-haut », je suis restée là, toute bête devant le magasin, lui avançait, j'avais peur de le perdre, je l'ai rattrapé marchant dans son ombre, il se retourna brusquement et, avec son air bourru, me dit « alors ? », moi timidement « je ne sais pas lire mon oncle », « je sais, dit-il, il y avait écrit pâtisserie et tu n'auras pas de gâteaux ». Il m'éduquait à sa manière.